

irayants pour l'avenir. On accuse Espartero d'entêtement et d'ambition, et on ne prévoit pas qu'il puisse sortir de la position où il s'est placé, autrement que par une abdication ou un coup d'état analogue à celui du 18 brumaire. C'est ainsi qu'est posée la question dans notre correspondance qui est en cela l'écho de l'opinion la plus répandue en France. Mais nous espérons qu'entre ces deux portes, donnant également sur un précipice, il y en aura une autre pour Espartero et pour l'Espagne.

Statistique de la folie aux Etats-Unis.—Il résulte d'un travail statistique récemment fait qu'il y a, aux Etats-Unis, sur une population blanche de 14,186,709, 14,507 aliénés ou idiots; ce qui fait 1 sur 978.

Sur une population noire, libre ou esclave, de 2,788,573, le nombre des aliénés ou idiots est de 1,737, et la proportion de 1 sur 1,605.

Ce qu'il y a surtout de remarquable, c'est que, en ne tenant compte que des nègres des états où n'existe pas l'esclavage, dont le nombre s'élève à 170,720, on compte 1,189 aliénés ou idiots c'est-à-dire 1 sur 143.

Il résulte de ces divers chiffres que d'un côté la proportion des aliénés et idiots est de près de moitié moindre dans la population noire prise en masse, que dans la population blanche; tandis que cette proportion est six fois plus considérable dans la population noire libre, prise isolément.

C'est là un étrange contraste dont il importerait à la science de rechercher et de constater les causes, qui ne nous paraissent point provenir de l'influence du climat, car les 170,720 nègres libres compris dans la dernière catégorie habitent, à peu d'exceptions près, les états du nord ou de l'ouest, dans lesquels la température n'a pas ces chaleurs brûlantes qui sont un des foyers de l'aliénation. Peut-être, en étudiant de près cette question, y trouverait-on un puissant argument contre les déclamations de l'abolitionisme.

On peut épouser sa belle sœur.—La question de savoir si l'on peut épouser la belle sœur de sa première femme, sans violer la loi divine, était agitée depuis longtemps par les Eglises protestantes des Etats-Unis qui lui avaient donné des solutions diverses. Le Synode de l'Eglise allemande protestante réformée, réuni à Albany, a décidé cette question dans le sens affirmatif par 45 voix contre 22. Avis aux beaux-frères et belles-sœurs protestants.

La Grippe.—La population de New-York est en proie à cette maladie de création moderne, et à laquelle les Américains donnent le nom d'*Influenza*. Les symptômes principaux sont le mal de gorge, la toux, l'oppression, les maux de reins, et, en général, une sorte de malaise, de lassitude de tout le corps, que la médecine appelle *lumbago*. Il est peu de familles, peu d'établissements qui ne soient pas atteints dans les deux tiers de leurs membres. Les tribunaux sont désorganisés. Mais c'est surtout sur le corps de la presse que le monstre paraît s'acharner avec le plus de malice. Tous nos confrères se plaignent d'avoir leurs bureaux de rédaction et leurs ateliers d'imprimerie déçimés par lui, et nous pouvons faire écho à leurs lamentations.

Laissez passer!—Un certain M. Wise, demeurant dans le comté de Lancaster (Pensylvanie), vient de lancer une proclamation, en date du 8 juin, dans laquelle il annonce que son intention est de traverser l'Océan en ballon, pendant l'été de 1844. L'apparition de son char aérien étant chose inconnue encore à la gent maritime, et pouvant l'effrayer, M. Wise invite les marins de tout pays à n'avoir pas peur.

L'aéronaute donne ensuite quelques détails sur les chances de succès de son voyage transatlantique. La probabilité d'être poussé sans encombre des Etats-Unis en Europe, repose sur ce fait qu'à une certaine élévation, il existe, dans l'atmosphère, un courant d'air qui va incessamment de l'Ouest à l'Est, et dont la vitesse varie de 20 à 40 milles à l'heure. Le ballon aura 100 pieds de diamètre; la nacelle sera construite de manière à pouvoir servir de chaloupe en cas de chute. M. Wise ne prendra avec lui que deux compagnons de voyage, un marin et un savant. Il termine ainsi sa proclamation :

« En conséquence, les peuples d'Europe, d'Afrique, d'Asie et de tous autres lieux, sur l'Océan au ailleurs, qui n'ont jamais vu un ballon, n'oublieront pas, en voyant le mien, que c'est un immense globe en étoffe, recouvert d'un filet, et ayant un sloop suspendu au-dessous de lui; lequel ballon portera les dernières nouvelles d'Europe, et l'équipage du soussigné, le très humble serviteur de l'univers. »

MORT DE CESAR.

Afin que le lecteur n'aille point se fourvoyer, nous dirons tout de suite que notre héros, à part son trépas malheureux, n'a rien de commun avec le vainqueur de Pharsale. Le César dont nous allons chanter la fin précocce, était, en son vivant, une honnête créature dépourvue d'ambition, et qui n'eût certes point pleuré de jalousie en voyant la statue d'Alexandre de Macédoine. Il menait une existence pure et tranquille, accomplissant soigneusement les modestes devoirs qui lui étaient confiés, et pratiquant, dans le silence, toutes les vertus compatibles avec sa position sociale.

De père en fils, les ancêtres de César avaient fidèlement servi la noble maison de Bazouge-Kerhoat, dont les aînés tenaient état de prince, et passaient, avec Rieux et Rohan, pour les plus hauts seigneurs de la province de Bretagne. César faisait comme ses aïeux; il était aimant, dévoué et fidèle.

Il eût été réellement fort difficile de trouver un plus beau chien que César: par César était un chien. Sans cette circonstance, nous prenons sur nous d'affirmer que ses éminentes qualités l'auraient fait connaître dès longtemps au monde, et qu'il n'aurait point eu besoin de nous pour écrire tardivement

sa biographie. Son portrait en pied, qui orne le salon à manger du château de Kerhoat, atteste qu'il était de haute stature, portait fièrement sa tête carrée, et ramassait comme il faut son torse robuste pour résister prudemment ou bondir à l'attaque avec une héroïque intrépidité. Son poil était blanc, malgré de marques châtain foncé. Bien que son museau fût court comme celui d'un dogue, il avait de belles et longues oreilles, les soies de ses reins, molles et légèrement bouclées, donnaient une apparence de richesse à sa fourrure. En somme, il y avait en lui du chien-loup, du dogue et de l'épagneul.

En l'automne de l'année 1793, César avait trois ans. Son col tigré ne portait point le lourd collier de cuir, hérissé de pointes de fer. Un simple anneau de cuivre, luisant comme de l'or fin, et poinçonné aux armes de Bazouge, se cachait à demi sous ses longs poils soyeux. A cet anneau, pendait une petite plaque où se voyait un chiffre délicatement gravé et formé des initiales H. B. Cette plaque indiquait que César appartenait à Mlle Henriette de Bazouge.

A cette époque, le beau château de Kerhoat n'avait plus cet aspect de vie et de bien-être qui réjouissait naguère ses hôtes, au bon temps où M. de Bazouge tenait table ouverte tant que durait la session des états de Bretagne. Situé à trois lieues de Rennes, sur la lisière de la forêt du même nom, le riche manoir servait alors de maison de plaisance à messieurs de la noblesse. C'était fête perpétuelle. Les remises, si vastes qu'elles fussent, ne pouvaient suffire à la foule des carrosses. Il fallait être duc ou ami du châtelain pour avoir place en l'écurie pour son attelage. Le soir, les vastes salons s'illuminaient; les mille cristaux des girandoles envoyaient des faisceaux d'éblouissants rayons aux sculptures des lambris, à la sombre dorure des portraits de famille, aux émaux savamment éprouvés des écussons. Puis venait le splendide souper, égayé par les récits de quelque petit chevalier, qui avait été jusqu'à Paris où se passaient de fort singulières choses. Les dames s'étonnaient et ne voulaient point croire qu'il y eût au monde une femme aussi belle que la reine, et un homme aussi laid que M. de Mirabeau. Après le souper, le bal, le bal anti-révolutionnaire, avec sa danse grave, digne, gracieuse; dansé où pouvaient figurer les princesses, danse naïve, mais hautaine, et qui rappelait, par son royal caractère, les nobles maurs des jours chevaleresques.

Mais les lustres étaient éteints maintenant. Il n'y avait plus dans les longues galeries ni cavaliers empressés, balayant le sol du blanc panache de leur feutre, ni belles dames, ni velours, ni diamans, ni fleurs. Les bruits de fête se taisaient; les splendeurs s'étaient voilées, et si quelque clarté venait, durant les nuits silencieuses, effleurer dans leurs cadres brunis les sévères visages des seigneurs de Kerhoat, c'était un pâle rayon de la lune qui glissait, fugitif et triste, entre les franges poudreuses des épaisses rideaux des fenêtres. C'était toujours le même château, dressant superbement ses quatre hautes tours qui gardaient, comme autant de vigilantes sentinelles, les symétriques constructions du corps-de-logis. Il y avait toujours, d'un côté de la cour, les immenses écuries; de l'autre, les communs où se fût logé à l'aise un peuple de valets. Mais les communs étaient déserts, et deux chevaux greloaient seuls dans la vaste solitude de l'écurie. Un mauvais ange avait plané au-dessous de Kerhoat, secouant son aile sur ses joies, et mettant à néant du même coup sa splendeur et sa puissance.

Depuis deux ans, le chef actuel de la maison de Bazouge, vieillard octogénaire, avait perdu ses quatre fils aînés: deux à l'armée de Condé, deux sur l'échafaud. Le cinquième combattait en Vendée. M. de Bazouge habitait seul son château de Kerhoat avec Henriette, sa petite fille. Jusqu'alors, son grand âge et la vénération de ses anciens vassaux avaient suffi à le protéger. Les paysans de Noyal-sur-Vilaine et les sabotiers de la forêt se découvraient encore sur son passage, lorsque, à de rares intervalles, il parcourait, appuyé sur le bras d'Henriette, les campagnes qui avaient été son domaine. Quelques-uns même lui disaient bien bas:—Dieu vous bénisse, notre Monsieur! Les femmes, toujours plus courageuses, ne se cachaient point pour saluer Henriette d'un cordial: Bien le bon jour, notre demoiselle! mais là s'arrêtaient les marques de respect ou de sympathie. On n'était qu'à trois lieues de Rennes, cité de 25,000 âmes, qui jouissait de cinq guillotines, et n'était besoin que d'un pareil voisinage pour enseigner la prudence aux plus étourdis.

M. de Bazouge s'était défait de sa meute comme de ses chevaux et de ses valets. Il n'y avait plus au château, outre le jardinier, qu'un brave serviteur nommé Lapière, deux chevaux de selle et César, qu'on avait conservé à l'instance prière d'Henriette.

Celle-ci était une jolie enfant de treize ans, dont le doux visage empruntait aux malheurs qui avaient acablé en race une expression de mélancolie. Elle environnait son aïeul de soins attentifs et respectueux. Le matin, quand M. de Bazouge s'éveillait, la première figure qu'il voyait était celle d'Henriette. Elle lui faisait sa lecture pour le distraire, et quand de bien tristes pensées amenaient un nuage plus sombre au front du vieillard, Henriette se mettait à genoux devant lui et chantait. M. de Bazouge écoutait; l'amertume de son cœur se dissipait peu à peu aux sons de cette pieuse voix, comme la glace matinale se fond à la tiède chaleur du soleil des premiers jours de printemps. Il posait ses deux mains sur le front d'Henriette, et lissait d'un geste distraire les brillans bandeaux de ses cheveux blonds.

Puis le pauvre vieillard se prenait à sourire, et son regard, levé vers le ciel, remerciait Dieu pour cette suprême consolation accordée au soir de sa vie.

D'autres fois, l'aïeul et sa petite-fille se mettaient à genoux, côte-à-côte, sur un beau prie-Dieu d'ébène. L'aïeul priait pour ses quatre fils martyrs